

Vous remarquerez avec moi que la marche de ces dernières est parfaitement rendue dans ses nuances les plus délicates par la marche de l'art lui-même.

D'abord les civilisations vivent longtemps de la forte empreinte des coutumes et des lois romaines et l'art copie l'antiquité. Plus tard, lorsque cette empreinte est presque partout effacée sous les invasions successives, l'art est grossier comme la civilisation d'alors, mais comme elle il a une énergie sauvage et une grandeur qui étonnent, il frappe fort, et dans ses expressions multiples il s'adresse plutôt aux sens qu'à la pensée. C'est le moment où se déroulent aux portails de nos plus vieilles cathédrales les jugements derniers et leur cortège ordinaire de vertus et de vices personnifiés par des types qui devaient frapper vivement les consciences en leur inspirant de la terreur.

A la fin du XII^e siècle et au XIII^e l'art devient spiritualiste avec les grands saints, les grands orateurs, les lettrés de ce temps-là. Au XIV^e, l'abus se glisse, et les délicatesses de l'art poussées jusqu'à la minutie répondent bien, si je ne me trompe, à l'état de la société de l'époque divisée par les disputes de la scholastique. Le XV^e siècle arrive et avec lui les libres penseurs qui attaquent les anciennes traditions, et les réformateurs qui après avoir détruit cherchent, mais inutilement à reconstituer. Alors aussi, et jusque parmi les représentations des personnages sacrés de l'antique religion se glissent des figures grotesques ou cyniques, souvent même obscènes, et elles ne se présentent plus comme un enseignement, mais comme l'expression critique du malaise des temps.

A la fin du XV^e siècle enfin, le gothique disparaît au moment du triomphe de la réforme et cette dernière a même le pouvoir de faire accepter le sacrifice aux populations qui restent fidèles à la tradition catholique. En rompant avec les anciennes idées, la société de l'époque crut avoir trouvé la